

De l'invention de l'écriture aux ateliers d'écriture

On dénombre dans le monde, approximativement, 3000 langues et à peu, près une centaine d'écritures. On ne saurait donc oublier l'importance de l'oralité renouvelée par les médias audio. Et il ne faudrait pas que l'écrit tue l'oral.

La naissance de l'écriture

On ne peut superposer le concept de langue et le concept d'écriture. Le persan, par exemple, s'écrit avec un alphabet arabe modifié.

Les écritures sont nées pour l'essentiel :

-entre 3500 et 3000 ans avant J.-C. à Sumer ;

-entre 3000 et 2500 ans avant J.-C. en Égypte ;

-vers 3000 ans avant J.-C. en Chine.

Elles sont nées sans doute pour deux raisons majeures :

Pour des raisons économiques pour faire des listes, faire des comptes (de récoltes, de troupeaux) ; car l'écriture peut noter et conserver ce que l'oralité (à l'exception capitale de la langue poétique) ne peut ni noter, ni conserver. Écrire, dès l'origine, n'est pas seulement transcrire la parole, c'est s'exprimer dans une autre langue.

La seconde raison est religieuse (hiéroglyphes) et divinatoire :

le signe écrit est signe divin (l'Écriture sainte par exemple).

Ce qui n'empêche pas qu'au 11, millénaire avant J.-C., se crée une gigantesque épopée dite de Gilgamesh, le premier grand poème, la première oeuvre de littérature, car écrire c'est un art à la portée de tous.

Sans entrer dans des détails théoriques très compliqués, on peut constater :

* que les écritures primitives (sumériennes, égyptiennes, chinoises) comportaient trois types de signes :

- des picto et idéogrammes représentations stylisées, figuratives, d'éléments de la réalité ;

- des phonogrammes : signes figurant les phonèmes de la langue parlée ;

- des « déterminatifs » (les « clés » en écriture chinoise) indiquant à quelle catégorie de mot ;

* que les écritures primitives sont des écritures de mots. Écrire, lire, c'est écrire, lire des mots, c'est-à-dire du sens. **Or lire-écrire aujourd'hui, c'est d'abord (ce devrait être) lire-écrire du sens avant de déchiffrer les lettres.**

Peu à peu, et pour des raisons très matérielles, les écritures plus ou moins figuratives sont devenues abstraites ; ainsi le cunéiforme et le démotique.

En effet, les écritures phéniciennes, puis grecques, à l'origine de notre propre système, sont telles qu'avec un nombre

réduit et limité de signes, nous pouvons tout écrire.

Et aujourd'hui...

Des études neurologiques récentes ont montré que les enfants, et les adultes d'ailleurs, voient et repèrent des mots/sens sans avoir besoin du déchiffrement et que, dans les écritures alphabétiques, tout un système « idéographique » de mots/sens fonctionnait (comme dans les écritures primitives de mots). Lire/écrire, c'est bien repérer du sens.

Les écritures primitives ont évolué en fonction de deux facteurs essentiels :

-les supports : argile à Sumer, pierre puis papyrus en Égypte, papier en Chine ;

-les instruments : le calame, le burin, le pinceau. Les écritures « cursives » en Égypte, par exemple, sont nées grâce à l'action du roseau encre sur le papyrus.

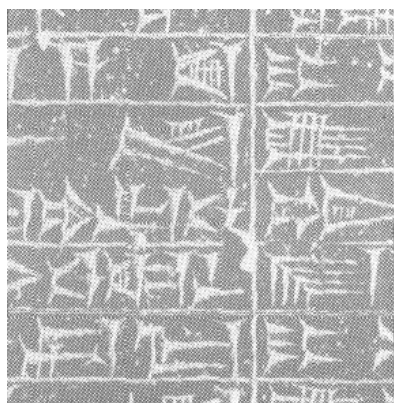
Aujourd'hui, il est impossible de ne pas tenir compte de l'instrument (crayon, plume, machine, clavier d'ordinateur) ni du support (page de cahier, feuille libre...).

Il est essentiel de remarquer que les écritures, dans leur genèse et leur évolution, sont liées :

- à la vue (et au toucher) ;

-à des gestes de la main, incisant, traçant, donc liés au corps. Car le corps tout entier lit/écrit, par les yeux et la main (*La main à plume* de Rimbaud).

Extraits de *Périscope Histoire de l'écriture (PEMF): évolution de l'écriture cunéiforme sumérienne:*
Gravée dans la pierre à Babylone De l'idéogramme à l'écriture



	I	II	III	IV
Dates approximatives :	- 3300	- 2800	- 2400	- 700
L'écrite (signe du ciel et du dieu)				
Le poisson (signe de l'homme)				
L'oiseau				
Le poisson				
La tête de veau (signe de la mort)				
L'épi d'orge (signe de l'orge)				

L'écriture : un pouvoir

Je me demande, dans cette perspective, si le moment n'est pas venu, à l'école, en notre siècle de tapotement sur des boutons de réapprendre la calligraphie, cet art de l'écriture, pour les Chinois, les japonais, les Arabes... **La belle écriture liée pense mieux.** Ceci étant d'ailleurs joint à la lisibilité et à la qualité pour le lire de la typographie et de la mise en page.

En Mésopotamie, dans l'Égypte ancienne et très longtemps en Chine, l'écriture était un domaine réservé aux seuls scribes. Maîtriser l'écrit impliquait un certain pouvoir religieux, juridique, politique, esthétique même.

On comprend à quel point, de nos jours, où les discours oraux, audiovisuels saturent le champ culturel de chacun, la possession de la lecture-écriture est capitale pour la participation démocratique, mais également lyrique et ludique des enfants à leur propre destin.

L'atelier d'écriture, dans le

contexte européen, devient au Moyen Âge le scriptorium où des copistes reproduisent à un petit nombre d'exemplaires, des « manuscrits » apportant le plus grand soin et selon des organisations diverses et complexes à l'écriture sur vélin et parchemin, sur des livres qui sont alors tous des codex (par opposition aux volumens anciens). Mais les copistes copient. Les maîtres de l'écriture ce sont les clercs, surtout ceux qui savent lire et lisent à haute voix (mode de lecture fort répandu en Grèce et à Rome).

La révolution de l'imprimerie entre 1450 et 1475 multiplie les livres et également ouvre le champ de l'écrit à des textes et littérature « réservés ». Mais, pour des raisons évidentes, « la main à plume » reprend, au niveau même de l'écriture au sens moderne, tous ses droits.

L'écrit: un langage spécifique

Se creuse alors davantage le fossé entre :

-la langue vive de l'oralité

-le discours écrit constituant une langue spécifique qui n'est qu'une partielle transcription de l'oral.

L'école va d'une part, tenter de combler le fossé (ainsi le caractère dramatique donné à l'orthographe avec les fautes) et lier les apprentissages premiers à la conception saussurienne de l'écrit comme mode de transcription de l'oral d'autre part.

Ce que les lentes et complexes genèses des écritures nous apprennent c'est que les scribes inventaient une langue qui, bien souvent, exprimait ce que l'oralité ne pouvait exprimer que par la poésie, discours, mnémotechnique, scansion...

De nombreux auteurs, philosophes, pédagogues sentaient bien :

- d'une part que lire et écrire étaient des activités indissociables (or l'école bien souvent privilégiait dans une certaine mesure le savoir-lire) et le savoir-lire était lié nécessairement à la conversion du phonétique en scriptural ;

- d'autre part que les normes lexicales syntaxiques du parler « correct » ne précédaient pas nécessairement le lire et l'écrire « naturels », celui en fait des scribes qui, comme les Hindous, trouvèrent des lois de grammaire, de phonétique, de phonologie, après.

C'est ce que parmi d'autres, mais exemplairement, Célestin Freinet bien avant que ne fonctionnent tous les ateliers d'écriture, avait compris, avec le corrélat capital de l'imprimerie qui permettait des opérations d'analyses phonologiques et graphiques, à partir d'une expression écrite « naturelle » dont il fallait sauver l'originalité et garantir la lisibilité (je ne dis pas la correction).

Lire-écrire : une création

Nous nous trouvons, en fait, devant une redoutable dialectique que les inventeurs de

l'écriture et les déchiffreurs (cf. Champollion) avaient, à leur manière, abordée et que je formulerai volontiers et très rapidement ainsi :

- Lire/écrire, c'est saisir ou produire du sens avec des mots dans un contexte. Ce qui implique un entraînement de la mémoire à court terme (saisir la phrase), comme de la mémoire à long terme : prendre conscience de ses données culturelles au sens anthropologique du terme.

- Lire/écrire, c'est oser ouvrir les vannes de l'imaginaire ; à la limite, pour l'enseignant, c'est accepter dans un premier temps l'écrit « informe » et le lire par repérage des mots que l'on reconnaît un peu comme des idéogrammes.

- Lire/écrire, c'est s'impliquer corps et âme dans des opérations lentes et qui ne peuvent être que de longue haleine (d'où des organisations nouvelles des emplois du temps).

- Lire/écrire, c'est s'impliquer dans la fabrication de l'objet livre, non pour faire naître des écrivains partout, mais pour susciter ces vrais écrivains que sont, selon un mot du poète Pierre Reverdy, les lecteurs.

- Lire/écrire, c'est considérer lecture et écriture comme des créations (ceux qui inventèrent l'écriture furent de prodigieux poètes) et non seulement, comme on nous y a habitués, comme des manières de vérification, de commentaire, de regard sur, de normalisation...

Enfin, dans les ateliers d'écriture qui fonctionnent, on a compris ce que les inventeurs des écritures avaient compris au long de quelques millénaires :

- que lire/écrire est de l'ordre du désir mais aussi, comme la poésie, de contraintes liées au matériau langue écrite et à ses registres (de l'écriture fonction-

nelle à la littérature dont il va être question) ;

- que ceci ne réduit à aucun moment une réflexion sur la grammaire de la langue, sur le lexique, sur la polysémie.

Mais il semble, sur le plan scolaire, que cette réflexion se fait comme en dehors de la lecture/écriture créative et surtout, qu'elle ne se poursuit pas assez loin. Comme si en classe terminale une réflexion sur le langage n'était alors plus nécessaire.

Conclusion provisoire

L'invention des écritures est une des plus étonnantes révolutions de la pensée - mais on ne saurait pour autant oublier l'oralité en général et la forme de langage qui contraint l'écrit à s'oraliser et l'oral à s'écrire, selon des règles régies par l'imagination, cette « reine des facultés » selon Baudelaire - je parle ici de poésie.

L'invention des écritures montre que la tentation idéographique demeure, que toute écriture est liée aux supports et instruments qui la créent : **d'où l'importance aujourd'hui de la calligraphie et de l'entraînement de tous les enfants aux claviers et à leurs usages.**

Le pouvoir clés scribes est notre pouvoir à tous.

Lire et écrire sont un peu, à l'image de ce que Saussure disait du signe linguistique, recto et verso de la même feuille : le lecteur écrit sa lecture, le scripteur lit son écriture. Lire donne envie d'écrire et réciproquement.

N'oublions jamais que dans atelier d'écriture, il y a atelier, c'est-à-dire travail, travail partagé comme dans les écoles de scribes, les scriptoriums, écriture commune et à la fin,

création individuelle. Ce qui est aussi vrai pour le lecteur, qui peut lire avec les autres et pour lui.

Je ne voudrais pas que l'on confonde mes propos avec du « n'importe quoi » : il est des situations où il est préférable d'écrire selon des normes, mais il faut d'abord savoir écrire selon cette singulière liberté-contrainte de l'écrivain.

De même, le lecteur devient lecteur de littérature dans la mesure où ses propres démarches d'écriture désacralisent l'écrivain et le font mieux percevoir dans son irréductible originalité.

De l'invention de l'écriture aux ateliers d'écriture se situe la conquête d'un pouvoir et d'une libération qui n'est à aucun moment dérivée dans l'innommable. C'est en fait le cheminement sémantique d'un mot et d'une réalité « l'écriture » et de son double « la lecture » où se retrouvent sans cesse « culture et éducation », « technique et désir ». Comme l'écrit Roland Barthes : *« Écrire n'est pas seulement une activité technique, c'est aussi une pratique corporelle de jouissance... Tout livre est donc utile qui nous apprend à distancer la simple lecture et nous donne l'idée de voir dans la lettre, à l'égal des anciens calligraphes, la projection énigmatique de notre propre corps. »*

*D'après une conférence de
Georges Jean, écrivain,
professeur honoraire
à l'université du Maine.
(Les sous-titres ont été ajoutés
par la rédaction)*